

ETC



Entrevue avec Michelangelo Pistoletto

Michelangelo Pistoletto, exposition « Année 01, Le Paradis sur Terre », Musée du Louvre, Paris. 24 avril – 2 septembre 2013

Raphaëlle Occhietti

Un-scene (from Belgium)

Numéro 99, juin–octobre 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69810ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Occhietti, R. (2013). Entrevue avec Michelangelo Pistoletto / Michelangelo Pistoletto, exposition « Année 01, Le Paradis sur Terre », Musée du Louvre, Paris. 24 avril – 2 septembre 2013. *ETC*,(99), 70–74.

Entrevue avec Michelangelo Pistoletto

Michelangelo Pistoletto, exposition « Année 01, Le Paradis sur Terre », Musée du Louvre, Paris. 24 avril – 2 septembre 2013

Comme Jan Fabre et Wim Delvoye avant lui, c'est à présent l'artiste italien Michelangelo Pistoletto qui s'approprie les salles d'exposition du Musée du Louvre. Œuvres des années 1960, performances recréées pour l'occasion ou nouvelles créations, les œuvres de l'exposition « Année 01, Le Paradis sur Terre » occupent des espaces du musée aussi diversifiés que les salles des Antiquités étrusques et romaines, la Cour Marly ou encore la Grande Galerie, et ce, du 24 avril au 2 septembre 2013. En dépit de la politique du Musée du Louvre qui vise à créer un dialogue avec l'art contemporain et avec les artistes vivants, peut-on toutefois voir dans cette exposition autre chose qu'une historicisation des avant-gardes ? Y a-t-il plus ?

Dans son livre intitulé *Les sculpteurs de l'espoir. L'art dans le contexte de la globalisation*¹, la théoricienne et commissaire Anna Detheridge place Michelangelo Pistoletto au début d'une lignée qui prend racine dans les pratiques de l'art conceptuel et de l'Arte Povera (dont il est un des artistes les plus emblématiques), s'étend à l'art environnemental (ou encore le « sustainable art ») et culmine dans une performance comme *When Faith Moves Mountains*², de Francis Alÿs. Nous avons rencontré Michelangelo Pistoletto dans le formidable complexe qui se trouve dans le Piémont (Italie), lieu d'une ancienne usine textile qui abrite à présent la fondation qu'il a créée, la Fondazione Pistoletto-Cittadellarte. Bien éloignée des projecteurs du Louvre, l'équipe de cette fondation cherche depuis plus de dix ans à constamment renouveler les pratiques créatives et à garder un esprit novateur. Comment Michelangelo Pistoletto et Cittadellarte travaillent-ils aujourd'hui à renouer avec le territoire et à favoriser la participation citoyenne ? L'univers des pratiques culturelles actuelles au Québec peut-il s'inspirer de ce qui se fait dans une petite ville du nord de l'Italie ? Nous proposons de suivre la pensée d'un artiste qui lie à la pratique artistique une réflexion consciente sur les enjeux du monde actuel.

Traduction libre depuis l'italien :

Raphaëlle Occhietti : *Michelangelo, vous prônez dans votre Progetto Arte (1994) le dépassement de l'individualité de l'artiste au profit d'une pratique marquée par la responsabilité de l'art vis-à-vis de la société. En 2011, vous avez été directeur artistique invité d'Evento, la biennale d'art contemporain de Bordeaux, appelée à l'occasion L'Art pour une ré-évolution urbaine. En Italie,*

vous êtes en quelque sorte l'âme de Cittadellarte, cet espace de réflexion, de création et de transformation responsable dans les différents secteurs de la société. Et finalement, vous organisez des séminaires et accompagnez dans leur démarche artistique les jeunes artistes qui participent à la résidence Unidee, l'université des idées qui a lieu chaque été ici à Cittadellarte. Comment qualifieriez-vous votre rôle ? Pouvez-vous être défini comme un médiateur entre les différents acteurs de la société (public, associations, institutions, artistes) ?

Michelangelo Pistoletto : Mon rôle est toujours celui de l'artiste. Je dirais que l'idée du rôle de l'artiste était celle des avant-gardes des années 1950-1960, parce que ces avant-gardes étaient basées sur le signe individuel. L'artiste signait l'œuvre avec sa propre empreinte reconnaissable. Donc l'individualité, la subjectivité étaient l'élément essentiel de l'art des années 50-60. J'ai voulu passer de la subjectivité à l'objectivité. L'« objectivité » veut dire quelque chose qui répond à la compréhension de tout le monde. Quelque chose qui va au-delà du phénomène individuel. Il y a des éléments dans l'œuvre que tous peuvent percevoir. Des éléments qui appartiennent à la condition commune. Par exemple, le travail du Pop Art est un travail objectif parce qu'il montre des choses qui peuvent être partagées, qui ne sont pas seulement individuelles. Toutefois, dans mon travail, je suis allé au-delà de l'objectivité et je suis arrivé aussi à impliquer les autres. Pas seulement selon une vision platonique des choses, mais je suis arrivé à une vision inclusive, parce qu'avec le *Quadro Specchiante (Tableau-Miroir)*, le spectateur est directement impliqué. Et alors non seulement le spectateur voit les choses qu'il comprend, mais il se voit aussi lui-même. Donc il faut noter que, par exemple dans le *Quadro Specchiante*, le spectateur est tout à la fois sujet, et donc subjectif, et objet commun, donc objectif.

R. O. : *Et acteur aussi ?*

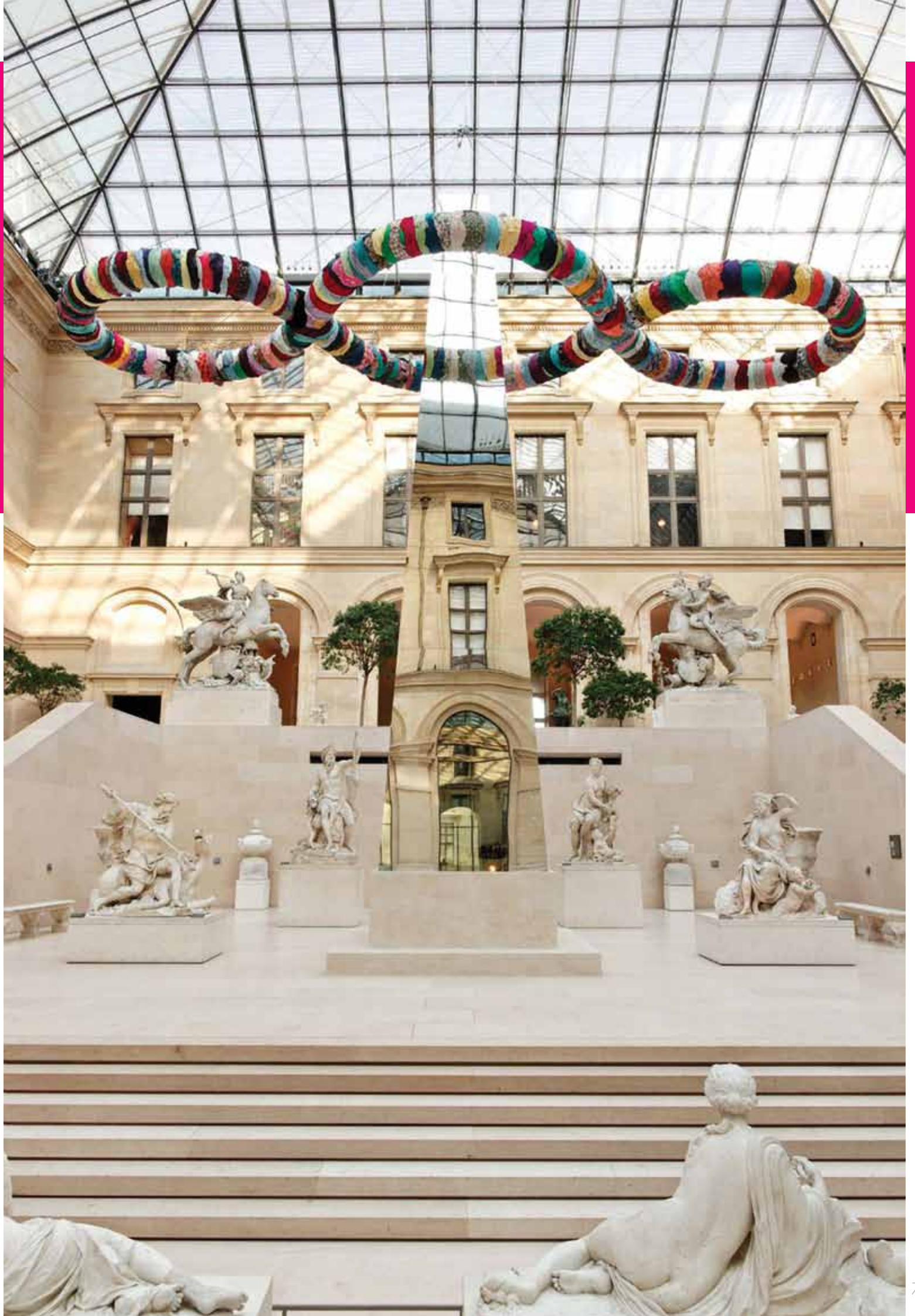
M. P. : Et acteur, involontairement, acteur dans la scène de la vie. Ainsi, du *Quadro Specchiante*, je suis passé à l'action. C'est-à-dire qu'au lieu de regarder l'humanité dans l'œuvre, dans le tableau, je me suis tourné directement vers l'humanité et j'ai commencé à agir dans le monde réel.

R. O. : *C'est la fonction de Cittadellarte ?*

M. P. : Cittadellarte est un lieu qui naît justement comme espace qui inclut la société, qui l'implique, pas seulement de manière virtuelle, mais aussi physiquement. C'est une activité qui s'oriente vers la transformation de la société même.

R. O. : *J'aimerais vous lire un extrait du texte Face à la crise, préparé en 2009 à la demande du gouvernement français par le Conseil d'analyse de la société,*

Michelangelo Pistoletto, *Obélisque et Troisième Paradis*, 1976-2013. Musée du Louvre, Cour Marly. Bois, métal, miroir, tissu, obélisque : 1200 x 250 x 250 cm. Symbole : 1300 x 500 cm. Galleria Continua, San Gimignano/Bejin/Le Moulin. Photo : Aurélien Molle.





dirigé par Luc Ferry : « La crise que nous traversons n'est pas seulement économique et financière. C'est une crise du sens de la vie commune dans des sociétés dont le seul horizon ne peut plus être celui de la consommation. Les réponses que l'on doit apporter ne peuvent donc pas être seulement techniques. Il faut aussi penser en termes de civilisation³ ». Avec Cittadellarte, votre objectif est-il de promouvoir un changement de civilisation ?

M. P. : Oui, c'est vraiment cela. Depuis le début des années 1990, j'ai commencé à activer un processus de responsabilité de l'art. Non plus seulement esthétique, mais aussi éthique. Le *motto* de Cittadellarte est « l'art au centre d'une transformation responsable de la société ». Le mot « responsable » est très important. Nous sommes arrivés à un sommet de croissance. Depuis longtemps déjà j'anticipais de ce phénomène. La raison même de l'Arte Povera est basée sur le sens de la limite. Et donc d'un retour à l'essentiel.

R. O. : Je me demandais, à propos de ma génération à qui l'on répète sans cesse que nous vivons une crise d'époque, en quoi cette « crise » est-elle plus grave que dans les années 1960 ?

M. P. : Mais parce que dans les années 60, il existait encore une condition futuriste de la croissance. L'idée d'un futur ouvert à un processus continu de production. Le mythe du bien-être s'est transformé en superproduction. Nous sommes donc arrivés à saturation. J'ai dit « futuriste » parce qu'au début du siècle dans lequel se développe le futurisme, il y avait peu de voitures. Mais il y avait au contraire le mythe de l'augmentation du nombre de voitures, des avions, etc. Donc le progrès compris comme un processus de croissance sans fin. C'était le mythe qui existait encore en 1968. Ce fameux 68 qui a été une crise culturelle du monde occidental. Et alors a commencé à exister une sensation critique par rapport à la situation de la croissance. Pas de façon aussi consciente qu'aujourd'hui, mais de façon émotionnelle.

R. O. : À Cittadellarte, quelle présence ont des courants comme la décroissance⁴, par exemple ?

M. P. : J'ai moi-même utilisé le thème de la décroissance, mais c'est un thème dangereux s'il vient à être utilisé de façon erronée. On ne peut pas dire qu'il y ait véritablement un désir de décroissance. La décroissance a effectivement



lieu à présent. Quand quelque chose croît de façon exagérée, comme le lait qui bout dans la casserole, si tu ne veux pas qu'il sorte, tu dois le faire diminuer, sinon la situation devient insupportable, « *insostenibile* », insoutenable. Alors on parle de « *sostenibilità* », en français vous dites « durabilité ». Parce que le mot « *sostenibilità* » aide à comprendre ce que pourrait signifier le mot « décroissance ». Il y a une limite, et l'on doit donc se demander : « comment pourra-t-on jouer à l'intérieur de cette limite ? ». Voilà, ça, c'est un point. On sait qu'il y a croissance aussi dans les pays qu'hier on appelait « en voie de développement », pour ne pas dire « sous-développés ». Aujourd'hui, ces pays de l'« Est » et du « Sud » sont en train de vivre ce qui a été la croissance des pays du « Nord », mais quand ils arriveront à un point de croissance sans prendre dès maintenant des précautions, en pensant que la croissance doit être régularisée de façon différente, cela ne veut pas dire qu'ils produiront une décroissance, cela veut dire qu'ils se prépareront à une situation différente, qui ne sera plus celle de la croissance que nous avons connue. Donc, nous devons trouver de nouveaux moyens de production, d'économie, de

politique qui rendent possible un renouvellement. Un renouvellement qui ne doit pas nécessairement aller dans la même direction, mais qui peut aussi jeter un regard en arrière, pour comprendre ce qui a été fait, pour en tirer les conclusions et prendre les dispositions nécessaires. Les *Quadri Specchianti* (*Tableaux-Miroirs*), sont déjà une perspective qui ne regarde pas seulement vers l'avant, mais qui regarde aussi en arrière, parce que le miroir nous montre ce que nous avons derrière les épaules. C'est donc une ouverture vers le futur et en même temps, c'est un regard vers le passé. Ce rapport passé/futur doit trouver un juste équilibre.

R. O. : Lors de la récente campagne électorale en Italie, les jeunes, en tant qu'interlocuteurs et enjeu d'avenir, ont largement été exclus des débats et des discours. Il y a deux jours est mort Stéphane Hessel, auteur du livre *Indignez-vous !*, qui a mobilisé de façon surprenante la jeunesse il y aura bientôt deux ans. Vous, Michelangelo, voulez-vous lancer un cri d'espoir aux jeunes ?

M. P. : Je suis pour l'« indignation », mais l'indignation ne peut être une fin en soi, l'indignation est un moment de prise de conscience et c'est aussi la

capacité d'entrer en action. Ça, c'est très important. Nous avons fait avec Cittadellarte, il y a presque 10 ans, une exposition en Suisse qui s'intitulait « *Critic is not enough* ». Ce n'est pas pour être contre la critique. L'on peut s'indigner tant que l'on veut contre quelqu'un, mais il ne faut pas attendre que la personne contre qui l'on s'indigne résolve les problèmes à notre place. L'indignation, oui, mais elle peut être dangereuse, car elle est propice à créer toujours une attente de solutions de la part des autres. Alors tu dois t'indigner, mais pendant que tu t'indignes, tu dois apprendre à organiser les choses comme tu le souhaites, sans attendre que les personnes qui sont au gouvernement ou qui commandent soient capables de faire les choses différemment de ce qu'elles ont toujours fait. C'est donc cela l'engagement que nous devons prendre. Nous devons créer, indiquer de nouvelles possibilités, nous devons proposer, faire des propositions. Pour faire des propositions, il faut aussi être préparé techniquement. Parce que si quelqu'un ne sait même pas au minimum comment s'organise la société, au niveau politique, alors il butera toujours sur ceux d'avant qui, eux, savent organiser. De cette façon, on ne fait que des pas en arrière plutôt que des pas vers l'avant. Pendant qu'on se révolte, il faut apprendre à gouverner de façon différente.

R. O. : Alors Cittadellarte encourage une prise de conscience individuelle et...

M. P. : Oui, individuelle et collective, naturellement.

R. O. : L'exposition au Louvre, pour vous, est un point d'arrivée, de départ... ?

M. P. : C'est un point de l'activité. Parce que le Louvre est le miroir du passé et que mon travail sera le miroir du passé à travers le Louvre, car je ferai vraiment un reflet direct de quelques espaces de la collection. Mais je fais aussi réfléchir le spectateur d'aujourd'hui, qui se trouve au Louvre. Il y a le passé, le présent et le futur parce que le titre de l'exposition est *Année 01, Le Paradis sur Terre*. « Année 01 » veut dire que nous sommes au commencement. Et ce commencement est défini par le signe du *Terzo Paradiso*, du Troisième Paradis. Le Troisième Paradis unit les deux paradis, celui naturel et celui artificiel, qui l'ont précédé. L'Année 01 naît lors du « Rebirth Day », le 21 décembre 2012. Donc, l'Année 01 finit en 2012. C'est la première année symbolique, parce que ce n'est pas une année réelle. L'aspect symbolique d'un acte est très important, car c'est à travers le symbole que tous peuvent s'y reconnaître.

R. O. : Je me demandais, justement, comment l'on pouvait aller au-delà du signe du Troisième Paradis⁵, au-delà du marketing ?

M. P. : Alors, le marketing... Nous parlons avant de l'art des années 1950, où la figure de l'artiste était associée seulement au signe de l'artiste, à sa propre signature. Voilà, le Troisième Paradis n'est pas mon propre signe, c'est un signe que j'ai créé pour les autres. Donc il n'est pas à vendre ! Il n'est pas destiné au marché. Ce n'est pas un produit que je vends, c'est un produit que je fais pour les autres; comme lorsque, durant la Renaissance, Piero della Francesca représentait la perspective : il ne le faisait pas pour lui, mais il a ouvert une voie pour les autres. Le Troisième Paradis marque une nouvelle perspective.

R. O. : Donc le Troisième Paradis comme une façon de voir ?

M. P. : Et une façon de concevoir une idée de futur et de lui donner une image graphique, symbolique. Bien sûr, c'est comme un drapeau. C'est un symbole commun. Donc, le signe du Troisième Paradis est un paradis commun...

R. O. : Lors de l'exposition qui aura lieu au Louvre, deux institutions vont se rencontrer. De quelle façon Cittadellarte sera-t-elle présente ?

M. P. : Cittadellarte aura un bel espace, assez grand, dans la partie du Louvre Médiéval. Il y aura des projections qui vont inclure le spectateur, un peu comme si le spectateur entrait, parcourait lui-même l'espace de Cittadellarte. D'une façon virtuelle.

R. O. : Le Louvre devient-il un peu ce qu'a été la rue pour vous à Turin ?

M. P. : Oui, vous avez raison, parce que le Louvre pourrait être un lieu véritablement public. Fréquenté de tous, comme la rue, d'une certaine façon. Non seulement cela, mais la présentation de Cittadellarte sera montrée dans un lieu qui est lui-même presque une rue que les gens parcourent rapidement. Donc, nous avons cherché à ce que les gens, malgré le parcours rapide, réussissent à capter la signification de Cittadellarte.

R. O. : Cette exposition au Louvre, d'après vous, peut-elle activer des processus de changements ?

M. P. : Ce n'est pas une opération politique directe. Nous sommes dans la sphère de l'art, de la pensée. Il est clair que ce n'est pas seulement ce qui est fait au Louvre qui pour moi a de l'importance, mais aussi ce qu'en même temps je réussis à faire, à dire, en dehors du Louvre. Le Louvre peut être un lieu de résonances pour ce que je cherche à exprimer, aussi pour Cittadellarte, pour toute l'activité et l'engagement envers la transformation, pour le Troisième Paradis, etc. Donc l'Année 01 veut dire qu'après, il y aura aussi l'année 02, l'année 03, l'année 04... et ce ne sera plus au Louvre, mais ce sera ailleurs...

R. O. : Une ancienne résidente québécoise d'Unidee 2002 (résidence d'artistes à Cittadellarte), Raphaëlle de Groot, participera à la Biennale de Venise 2013. Qu'en pensez-vous ?

M. P. : Oui, Raphaëlle avait fait un projet très intéressant quand elle était ici, parce qu'elle a développé une activité dédiée au concept de « travail » dans le cadre de Cittadellarte. Elle est allée directement dans l'usine. Elle a pris contact avec les ouvriers de l'usine Cerruti. C'est un très beau projet : créer des conditions pour que les ouvriers, les employés, vivent, même à l'intérieur de l'usine, comme partie vivante de leur réalité. Pour leur montrer qu'ils ne sont pas isolés du reste du monde. Pour créer un fort contact entre l'usine et le monde, la vie quotidienne, les choses simples de la vie. Et donc pour faire naître une créativité chez les ouvriers, les employés, que peut-être ils n'auraient jamais pensé utiliser.

R. O. : Et cette interaction avec les jeunes artistes dans le cadre d'Unidee se reflète-t-elle en vous, vous nourrit-elle ?

M. P. : Oui, désormais je ne pense absolument plus faire mon repas en solitaire ! La « nourriture » se trouve dans l'échange, qui est réciproque. Même Internet offre aujourd'hui des possibilités de convivialité. Tous ensemble, on participe. Ce n'est pas un repas physique, mais c'est le plaisir d'échanger, de communiquer, de goûter ensemble.

R. O. : De Cittadellarte, située dans la ville de Biella, donc à un niveau local, jusqu'au global... quel est le défi de partir du local pour atteindre un changement global ?

M. P. : Le fait de développer à Biella une réalité est un objectif qui pour moi est très important. Mais il y a des difficultés parce que nous avons toujours des gouvernements, des politiques qui ne nous aident pas. Nous devons y arriver seuls. C'est sûr que pour développer un changement local, il faut travailler beaucoup, en contact direct. Et c'est ce que nous nous promettons de faire.

Raphaëlle Occhietti

Raphaëlle Occhietti a obtenu un baccalauréat et une maîtrise en Histoire de l'art à l'Université de Montréal. Elle a été chroniqueuse culturelle dans plusieurs journaux étudiants à Montréal ainsi qu'en Espagne. Elle réalise actuellement un stage à la Fondazione Pistoletto-Cittadellarte.

Notes

- 1 Traduction libre en français du titre original. Anna Detheridge (2012), *Scultori della speranza. L'arte nel contesto della globalizzazione*, Torino, Piccola Biblioteca Einaudi.
- 2 Décrit entre autres par Detheridge (2012) p. 281. Performance réalisée en 2002 dans les environs de Lima au Pérou, au cours de laquelle quelque 500 volontaires équipés de pelles ont œuvré à déplacer de 10 cm une dune de sable.
- 3 Luc Ferry et le Conseil d'analyse de la société, France (2009), *Face à la crise : matériaux pour une politique de civilisation : rapport au Premier ministre*, Paris, Éditions O. Jacob, quatrième de couverture.
- 4 Voir, par exemple, l'ouvrage de Serge Latouche (2011), *Vers une société d'abondance frugale : contresens et controverses sur la décroissance*, Paris, Éditions Mille et une nuits.
- 5 Pour mieux connaître la pensée de l'artiste sur ce thème, voir l'ouvrage suivant : Michelangelo Pistoletto (2011), *Le Troisième Paradis*, traduction Matthieu Bameule, Arles, Actes Sud.